

était si jeune, 18 ans ; elle était si faible ; l'épi était si fécond ; tant de vie sommeillait en chacun de ces grains de blé qui n'attendaient qu'un peu de terre, de rosée et de lumière pour féconder toute une richesse. Et la jeune fille songeait à la pauvreté de ses années à elle, jusque-là vécues entre l'inquiétude et les soins, le repos et les promenades, la suralimentation et la chaleur. Depuis toujours, qu'avait-elle fait autre chose que patienter vers un mieux-être et compter sur la satisfaction problématique d'un besoin d'activité religieuse encore réduite à l'espérance ?

Sans doute, Dieu la voulait ainsi et Dieu était béni en elle pour sa volonté. Les maux qu'on ne choisit pas et qu'on accepte avec amour ne sont-ils pas nos meilleurs mérites ? Mais pour une âme avide d'épandre sa foi et sa bonté, il n'en est pas moins dur de se sentir serrée dans les liens étroits de l'impuissance.

Henriette Langlois arrivait à l'entrée du jardin anglais qui précédait la demeure familiale. Elle en regarda les gazons frais qui dessinaient le contour des larges massifs. Ces massifs et ce gazon, elle les aimait pour le repos qu'ils étaient à ses yeux et pour les parfums dont s'emplissaient ses narines aux matins ensoleillés, quand elle ouvrait sa fenêtre et qu'elle leur envoyait son premier bonjour.

Elle ouvrit la barrière blanche, derrière laquelle un lévrier de race attendait, la queue frétilante et le museau prêt à caresser.

— Assez, Stick, dit-elle doucement. Tu t'exposes à me faire tomber avec tes gambades et tu ne t'en doutes pas.

Stick ne savait qu'une chose, et c'était qu'il retrouvait sa meilleure amie qui ne l'avait pas emmené.

— Voilà ce que c'est, dit-elle ; si tu avais été là, au lieu de chercher quelque lapin dans le parc, nous serions allés ensemble ; cela t'apprendra demain.

Comme elle avançait l'épi tomba de ses doigts sur la terre.

Alors, une idée lui vint. Cette idée transfigura son visage et y mit une teinte rose d'émoi.

— Pierre ? appela-t-elle.

Le jardinier s'approcha.

— Quand renouvellerez-vous les massifs ?

— Un de ces jours, Mademoiselle.

— Qu'y mettrez-vous ?

— Ce que Mademoiselle voudra. C'est toujours comme Mademoiselle désire.

— Bien.

Elle ramassa l'épi et s'en alla.

Or, à l'automne, un des massifs fut remué, graissé, tracé en sillons, au grand ébahissement de Pierre, qui en aurait presque grondé sa maîtresse, s'il avait osé.

— Mais, Mademoiselle... Qu'est-ce que Mademoiselle veut faire ?...

On n'a pas idée de ça dans un jardin anglais...

— Laissez, Pierre, laissez-moi.

La jeune fille égrenait dans ses mains le bel épi d'or de rencontre, et soigneusement, minutieusement, régulièrement, avec un amour que seuls goûtaient en elle ses audacieux projets, elle en alignait les grains fauves dans les étroits sillons.

Quand le tout fut recouvert de terre, elle dit au jardinier :

— Vous soignerez ce massif au printemps plus que les autres.

* * *

Le printemps vint, un printemps d'azur et de douce tiédeur, où la rosée du matin s'épanchait en un tapis de perles au ras des herbes et s'évanouissait au soleil. Dans le massif d'Henriette, des tiges vertes montaient, montaient. Elles montèrent jusqu'à l'été ; elles montèrent jusqu'à ce que leurs têtes alourdies d'épis nouveaux en soient arrivées à se balancer sous la brise et à murmurer, en se caressant les unes les autres, la chanson des moissons.

Il y eut un magnifique massif de blé d'or, dont Henriette recueillit les épis.

Alors elle mit de côté la prochaine semence pour deux massifs cette fois, et le reste...

Le reste, elle alla le porter au meunier du village, obtint, moyennant pourboire, qu'il fut bluté à part, et quand elle en eut recueilli la farine blanche dans un petit sac tout exprès confectionné à cet usage, elle demanda aux religieuses de la ville voisine d'en fabriquer ce qu'elles pourraient de pains d'autel.

* * *

A quelques temps de là, Henriette Langlois, radieuse, sonnait au presbytère.